

Brèves remarques sur "le fantastique de la réalité"

L'expression se découvre, on le sait, vers la fin des *Diaboliques* de Barbey, « Le dessous de cartes d'une partie de whist », et figure en quelque sorte, dans la dernière intervention du « docteur Beylesset », la morale et presque la conclusion d'un récit étrange qui révèle « une de ces *sanglantes comédies*, comme disait Pascal, mais représentées à huis clos, derrière une toile de manoeuvre, le rideau de la vie privée et de l'intimité ».

Autrement dit, la réalité devient « fantastique » quand elle est envisagée dans toutes ses dimensions, et avec l'intensité et l'acuité d'un regard presque halluciné à force de fixité. C'est, peut-être, un aspect trop méconnu d'un « réalisme » et même d'un « naturalisme » qu'on imagine bien souvent, en suivant les indications et les théories d'un Balzac, d'un Maupassant ou d'un Zola, voué à des tâches de reproduction ou d'interprétation d'une « réalité » trop précisément délimitée. Comme le rappelait P. Colla en 1965, « le talent de Barbey d'Aureville n'est évidemment pas celui de Balzac, mais il s'engage souvent sur les mêmes voies : que l'on songe, par exemple, au goût que l'un et l'autre avaient pour le fantastique, où s'évade une partie de leur oeuvre, et au soin minutieux, apparemment opposé, qu'ils apportent à la description des plus quotidiennes réalités. Ils se rejoignent dans une sorte de naturalisme romantique. »¹ Et ce « naturalisme », au jugement de Philippe Berthier, implique au fond, dans un même art de l'exaspération de la vision que chez Zola, « une esthétique qui, par delà les divergences idéologiques, n'était pas sans ressembler à la sienne. »² Chez l'un comme chez l'autre, peut-être, finalement « le saut dans les étoiles, sur le tremplin de l'observation exacte », pour reprendre une formule bien connue d'une lettre de Zola à Céard. Simplement, devrait-on ajouter, le Naturalisme de Zola est une dénonciation véhémement, celui de Barbey d'Aureville une provocation scandaleuse qui ne prend de valeur et de signification que par rapport à un Surnaturalisme, c'est-à-dire à une transcendance, qui le justifie et l'ouvre au mystère. Mais on pourrait en dire autant, au fond, des secrets et des mystères balzaciens, si bien définis jadis par Ernst-Robert Curtius, et le Paris de *La Fille aux yeux d'or* devient une réalité aussi fantastique que la Normandie de Barbey.

De la Normandie

La Normandie, justement, parlons en un peu, puisqu'elle représente particulièrement bien au premier abord, semble-t-il, pour un Flaubert, un

¹ P. Colla, *L'univers tragique de Barbey d'Aureville*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, p.156.

² Ph. Berthier, *Barbey d'Aureville et l'imagination*, Droz, 1978, p.232.

Maupassant, voire chez le Zola de *La Joie de vivre*, le lieu d'une réalité qui, chez Barbey, s'est approfondie dans l'évocation d'un pays fantôme et fantômatique. Rappelons cependant la mise en garde de Philippe Berthier. « Barbey, on ne le répétera jamais assez, n'est pas un "écrivain normand" : c'est un Normand qui écrit. C'est la même chose, et pourtant c'est tout différent. »³ Toute la vie de Barbey s'est passée entre Paris et, de plus en plus, l'âge venant, la Normandie du Cotentin, autour de Valognes, St-Sauveur le Vicomte, Carteret, Lessay et Coutances. Il garde à demeure une chambre dans un vieil hôtel noble de Valognes. Et Caen l'attire : « Caen est ma Mecque à moi, ma ville sainte, car j'y ai vécu du premier bonheur de ma vie. »⁴

La Normandie apparaît dans presque tous les récits de Barbey, *Une vieille maîtresse* (Carteret), *L'Ensorcelée* (Lessay-Blanchelande), *Le Chevalier des Touches* (Avranches et Coutances), *Un Prêtre marié* (Le Quesnay), etc., sans oublier bien sûr *Les Diaboliques*. Réalité géographique, mais aussi réalité largement sociologique et culturelle, avec l'évocation dans *L'Ensorcelée*, par exemple, des fermiers, des marchés, des bourgs, la notation de multiples détails vestimentaires (la coiffe des femmes, etc.), de particularités de l'habitat (la chaumière de la Clotte), d'habitudes alimentaires (cidre, calvados, ripailles), de rituels de funérailles. Comme le dit Barbey lui-même dans son *Memorandum de 1856* : « Romans, impression, écrits, souvenirs, travaux, tout doit être normand pour moi et se rattacher à la Normandie ».

Cette Normandie tutélaire est la patrie d'un langage particulier, réaliste et poétique tout à la fois, car, précise Barbey, « La poésie pour moi n'existe qu'au fin fond de la réalité et la réalité parle patois »⁵ : L'utilisation du patois, à doses bien calculées, est une garantie de réalisme poétique, en réaction contre le langage trop uniformisé de l'Etat républicain moderne, et elle favorise la réouverture d'un espace et d'un temps presque abolis, et devenus étranges, où s'inscrit le fantôme d'une France ancienne et traditionnelle, féodale et chrétienne, mystique et superstitieuse. « Patoiser », c'est aussi le moyen de trouver, ou retrouver, les termes les plus expressifs, au plus près du réservoir d'énergie de l'âme paysanne. Employer le patois sert alors une poésie violemment expressionniste, où le surnaturel s'enlève avec d'autant plus de relief sur une réalité d'autant plus présente, « où la lande de Lessay », par exemple, « était le théâtre des plus singulières apparitions. Dans le langage du pays, *Il y revenait.* »⁶ Comme le dit F. Lecaplin, « C'est une

³ Ph.Berthier, ds ouvr.collect.,SEDES, 1987, p.47.

⁴ Barbey, *Lettres à Trébutien*, cité dans Aristide Marie, *Le Connétable des Lettres*, Barbey d'Aurevilly, Mercure, 1939, p.156.

⁵ Barbey, *Lettres à Trébutien*, Pléiade, t. II, p.195.

⁶ Barbey d'Aurevilly, *Oeuvres*, Pléiade, t.I, p.557.

réalité vue sous des contrastes violents (...) Ce n'est plus une vision, c'est une hallucination »⁷. Mais c'est une hallucination dans laquelle « Barbey exploite à fond une réalité, celle des bergers errants, sorciers ou réputés tels, qui sévissaient dans les landes normandes à la fin du XVIIIème siècle. »⁸

Le retour à la Normandie, c'est le retour à l'origine de la réalité personnelle, aux évocations de ces North-Men que furent les Viking, aux récits des luttes féodales et des guerres de la Chouannerie dans un lieu où la géographie et l'Histoire se rejoignent, dans un fond de la province qui reste à l'écart du « progrès », comme la Bretagne balzacienne des *Chouans*, « car le voisinage de la Bretagne et de la Normandie a souvent versé des familles d'une province dans l'autre. »⁹

J'irai revoir ma Normandie

Cette Normandie-là, attardée et retirée, étrange et provinciale, il n'est pas très étonnant qu'elle ait figuré, dans un bon nombre de récits romanesques du XIXème siècle, un endroit privilégié où placer tantôt, ou à la fois, des représentations de la plus stricte réalité, et des visions presque hallucinées d'un réel devenu étrangement exemplaire d'une quotidienneté excessive

Il faudrait suivre les aventures de cette Normandie dans les oeuvres des « romanciers du réel » caractérisés récemment par Jacques Dubois¹⁰, à travers Balzac, Flaubert Zola ou Maupassant. Et l'on découvrirait peut-être alors combien l'image de ses campagnes et de ses petites villes, emblèmes d'une figuration réaliste ou naturaliste devenue caractéristique d'une tradition littéraire du XIXème siècle, dissimule, même dans *Madame Bovary* ou dans *Un Coeur simple*, même dans *Boule de suif* ou *Une Vie*, à plus forte raison dans l'Alençon du *Cabinet des Antiques* ou dans le Bonneville de *La Joie de vivre*, des éléments d'un fantastique latent, contenus dans la vision pour ainsi dire trop rapprochée d'un paysage ou d'un milieu qui va produire chez le personnage qui regarde une impression de malaise, par une sorte d'envoûtement ou de trop forte imprégnation, qui s'exprimera aussi bien dans la nervosité hystérique ou agacée d'Emma Bovary que dans l'effroi, sur le port de Honfleur, d'une Félicité qui « se [croit] folle, en apercevant des chevaux dans le ciel ». ¹¹ Tout cela qui affleure plus visiblement encore lorsque c'est un enfant, comme le jeune Emile Blondet, qui retrouve avec un amusement mêlé d'inquiétude ses souvenirs du *Cabinet des Antiques* : « Cette

⁷ L.Lecaplin, "Réalité et surnaturel dans *L'Ensorcelée*", dans *La chose sans nom*, SEDES, 1988, p.67.

⁸ Ph.Berthier, *Barbey d'Aureville et l'imagination*, Droz, 1978, p.264.

⁹ Barbey d'Aureville, *L'Ensorcelée, Oeuvres*, Pléiade, t.I, p.571.

¹⁰ J.Dubois, *Les romanciers du réel*, Points "Essais", 2000.

¹¹ G.Flaubert, *Un coeur simple*, dans *Trois contes*, G.-F., 1965, p.51.

pièce me sembla toujours, à moi, bambin de douze ans, être une de ces curiosités rares qui se trouvent plus tard, quand on y songe, sur les limites du réel et du fantastique (...) »¹². Et dans *La Joie de vivre* de Zola, on pourrait dire que l'excès de réalité détermine une sorte de paroxysme d'ennui qui s'empare de Lazare et le pousse à des inventions insensées. Mais en fait ce trop plein de réel dissimule, ou décèle, une fantasmagorie du vide. Et dans ce roman « schopenhauérien », le « dessous des cartes », d'un Barbey d'Aurevilly, qui révèle « le fantastique de la réalité », s'est approfondi dans la sensation d'un vide vertigineux au milieu même de toutes choses balancées indéfiniment au rythme des mouvements de la mer, des marées wagnériennes d'une musique cosmique, ou des contradictions universelles de la Vie et de la Mort, dans le flux ininterrompu des renaissances, qui finit par s'exprimer dans la marche hésitante du petit Paul, se décidant « à franchir le court espace [entre Lazare et Pauline], avec des balancements d'équilibriste incertain de ses pieds. »¹³

Restons en là pour cette fois, et laissons à d'autres de poursuivre sur cette voie. Mais pensons au refrain de la fameuse chanson, « J'irai revoir ma Normandie. C'est le pays qui m'a donné le jour », au-delà de la formulation trop sentimentale et un peu facile, comme à une invite à chercher dans l'opposition entre les prés verdoyants de ce pays brumeux et la légende héroïque et conquérante de ses premiers habitants, quelque aspect de ce « fantastique de la réalité » auquel Barbey, dans son langage si particulier, a voulu nous rendre attentifs.

A.Dezalay

¹² Balzac, *Le Cabinet des Antiques*, dans *La Comédie humaine*, Seuil, "L'Intégrale", t.3, p.336.

¹³ Zola, *La Joie de vivre*, dans *Les Rougon-Macquart*, Pléiade, t.III, p.1127.